J'ai écrit ce livre comme on écrit dans l'obscur.

Non pour expliquer, mais pour témoigner de ce qui insiste.

Il fait suite à mon opuscule *De Dieu*[1]. Il a été écrit, lui aussi, dans un certain esprit spinoziste[2]. Mais, cette fois, j'ai laissé le fil de la pensée se briser. L'aphorisme me semblait plus juste.

L'aphorisme ne possède pas la patience du traité. Il ne s'attarde pas à toutes les médiations nécessaires. Il force parfois le trait. Il expose la pensée à sa pointe vive.

---

[1] F. Nault, *De Dieu*, Montréal, Médiaspaul, 2024.

[2] Ma dette envers Spinoza est d'une telle ampleur qu'il m'est apparu inutile de souligner à chaque fois, au détour de chaque idée et de chaque formule, ce qui a été inspiré par sa pensée ou encore ce qui me vient directement d'elle.

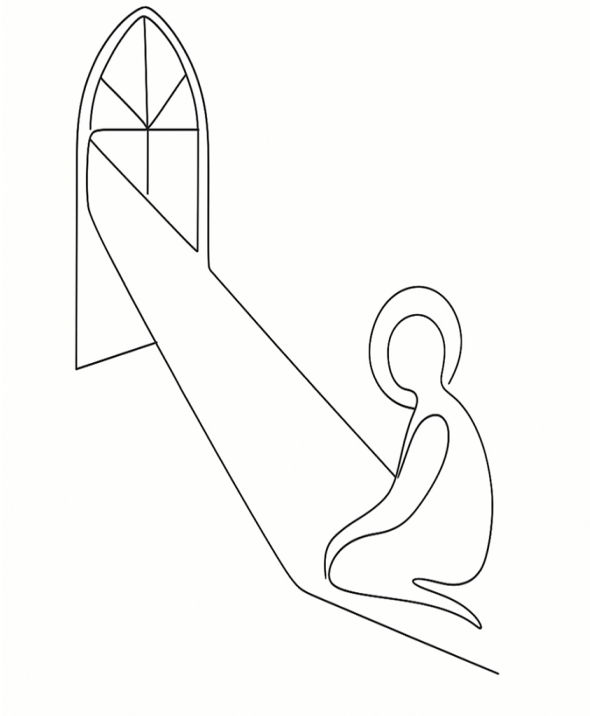
Il faudra donc lire ces pages comme des éclats, non comme un système. Certaines formules paraîtront abruptes ; elles le sont. Elles ne cherchent pas à clore la discussion, mais à l'ouvrir autrement

Dieu m'obsède. Autant que son silence. Entre ces deux extrêmes, j'habite.

Ces fragments en sont les traces.

1.

Sur la nature de la révélation divine



- 1 -

Dieu ne parle pas. *Il est*.

- 2 -

Le prophète entend Dieu. C'est du moins ce qu'il *croit*. Mais c'est peut-être la Loi, en lui, qui murmure.

- 3 -

L'Écriture n'est pas la parole de Dieu. C'est la trace insistante de son silence. Si l'Écriture parle, c'est que le Tout-Puissant ne s'est pas montré. L'Écriture inscrit, ligne après ligne, une absence. La trace divine. Ou « la trace de la trace »… Comme une blessure.

- 4 -

Quand Élie se cache au creux de l'Horeb, il voit passer le vent, le

tremblement de terre, le feu. Mais Dieu n'est dans aucun de ces fracas. Ce n'est qu'après – « un murmure doux et léger » (1 Rois 19, 12), littéralement *qol demamah daqqah*, « une voix de fin silence » – que le prophète voile son visage. Yahvé n'a pas parlé. Élie l'a pourtant bel et bien entendu et reconnu.

- 5 -

On dit que Dieu s'est révélé.

Mais qui l'a vu ? Qui l'a entendu ?

Et, surtout, dans quelle langue ? Chacun dans la sienne, peut-être.

L'hébreu de la Genèse n'était déjà plus celui de Moïse. Le grec de la Septante s'éloigne de la langue de l'Exode. Le latin de la Vulgate sent l'encens.

- 6 -

Dieu n'a pas de langue maternelle. Et toute révélation est d'abord une énigme phonétique : le frisson d'une voix.

Une langue dans la langue. Une voix sous la voix.

- 7 -

Dieu ne parle qu'à travers ceux qui le traduisent.

- 8 -

La révélation ne commence pas avec Dieu. Plutôt quand le prophète a l'impression d'avoir été visité.

- 9 -

Le Tout-puissant ne s'adresse à personne. La raison, néanmoins, découvre sa trace dans l'ordre du monde, dans la régularité des cieux, dans l'unité des lois de la

nature. Comme le dit saint Paul, « depuis la création du monde, ses perfections invisibles se voient comme à l'œil nu, par le moyen de ses œuvres » (Romains 1, 20).

- 10 -

Dieu est la trame même de *ce qui est*. Sa voix est celle de la causalité.

- 11 -

Moïse : l'homme qui a prêté sa voix à un silence insupportable.

- 12 -

Moïse, lit-on, entendit Dieu dans le feu (Exode 3, 4). Ézéchiel vit des roues vivantes (Ézéchiel 1, 15). Isaïe entendit la voix d'un Dieu qui cherche quelqu'un à envoyer (Isaïe 6, 8). Le prophète est un poète. Il prête à ses visions la gravité d'un ordre.

- 13 -

La lumière naturelle n'éblouit pas.

Elle dévoile. Elle laisse voir ce qui est – *secundum ordinem naturae*. Non pas une révélation descendue du ciel, mais une clarté qui s'élève du monde : l'intelligibilité silencieuse du réel.

- 14 -

Comme un vitrail renversé : ce n'est pas Dieu qui traverse la lumière, c'est la lumière qui le dessine.

- 15 -

Imaginer qu'un Dieu extérieur s'adresse à l'être humain, c'est oublier que Dieu n'est pas *dehors*. Il est Celui qui est ou ce qui est : la substance même.